Cahiers balkaniques

36-37 | 2008

L'image de la période ottomane dans les littératures balkaniques

---

Constantinople dans quelques textes grecs de fiction aux XVIII^e et XIX^e siècles

Constantinople in certain greek novels of the 18th and 19th centuries

Henri Tonnet

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ceb/1573>

DOI : 10.4000/ceb.1573

ISSN : 2261-4184

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2008

Pagination : 321-328

ISBN : 978-2-85831-173-6

ISSN : 0290-7402

Référence électronique

Henri Tonnet, « Constantinople dans quelques textes grecs de fiction aux XVIII^e et XIX^e siècles », *Cahiers balkaniques* [En ligne], 36-37 | 2008, mis en ligne le 18 mai 2012, consulté le 15 février 2023.
URL : <http://journals.openedition.org/ceb/1573> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ceb.1573>

Ce document a été généré automatiquement le 6 juillet 2021.

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International - CC BY-NC 4.0
<https://creativecommons.org/licenses/by-nc/4.0/>

Constantinople dans quelques textes grecs de fiction aux XVIII^e et XIX^e siècles

Constantinople in certain greek novels of the 18th and 19th centuries

Henri Tonnet

- 1 Istanbul est objectivement une ville magnifique. Mais, pour les Grecs, la beauté objective de la ville se double d'un monde d'évocations historiques qui fait doubler le paysage réel de tout un paysage imaginaire.
- 2 Il ne faudrait cependant pas croire que ce soit seulement Byzance qui intéresse l'imagination grecque. C'est plus généralement la Constantinople des Grecs. Cela est particulièrement vrai pour les XVIII^e et XIX^e siècles, période pendant laquelle la colonie grecque de Constantinople fut florissante. Des nouvelles et des romans sortent des imprimeries grecques de la ville — il n'y a pas encore d'éditeurs proprement dits — et tout naturellement les intrigues de ces fictions se passent dans les quartiers grecs.
- 3 Ainsi, la première nouvelle grecque moderne originale, due à un certain Ioannis Karatzas, *Les Suites de l'amour. Première histoire* (1792)¹ débute d'une façon qui montre parfaitement la façon dont les Grecs abordent Istanbul :

« Constantinople, capitale de la Turquie et siège du Sultan, est une ville située entre l'Asie et l'Europe. Elle constitue une très belle limite, entre deux parties très peuplées de notre monde, dont la beauté et la situation ont poussé ce très glorieux empereur, je veux dire Constantin le Grand, à quitter le siège de Rome, ou, pour mieux dire, à transférer ici son trône ; c'est pourquoi on appela Nouvelle Rome et Constantinople cet endroit où il n'y avait auparavant qu'un petit fort du nom de Byzance. »

« Cette cité, dis-je, a d'un côté la mer Noire et de l'autre la mer Blanche. La mer Noire qui la traverse, forme divers courants et détours pour finalement se jeter dans la mer Blanche. Ces deux mers procurent autant d'avantages à cette illustre Capitale que les sept collines, qui l'ont fait appeler Heptalophos², lui donnent de beautés. Certaines de ces collines sont couvertes par toutes sortes de palais, d'autres par divers jardins publics et privés dans lesquels soufflent toujours ces brises subtiles qui augmentent et nourrissent l'amour. Ainsi

donc, dans un de ces jardins, à Psomathia se promenait un jeune homme de bonne famille. » (pp. 51-52)

- 4 Notre auteur, comme tous ceux qui le suivront — sans compter les touristes modernes — est frappé par l'extraordinaire beauté du site géographique, avec la mer qui pénètre partout dans les terres. À cela s'ajoutent les agréments de la terre ferme. Deux éléments y contribuent : l'abondance des espaces verts, très importants à l'époque, et la splendeur des constructions. Les palais dont parle Karatzas sont, en premier lieu, ceux qui se trouvent dans l'ensemble de Top kapı, mais aussi toutes les mosquées. L'auteur n'en dit cependant rien de précis. C'est comme s'il voulait passer sous silence la présence ottomane. Il mentionne rapidement le Sultan au début, mais c'est pour se tourner aussitôt vers l'empereur Constantin. À remarquer enfin que pour Karatzas Constantinople n'est pas une ville grecque, ni même en priorité le siège du Patriarcat œcuménique. C'est la capitale des Romains, la deuxième Rome, la Ville aux Sept Collines. Les Grecs de Constantinople ne se tiennent pas, en effet, pour des *graeculi*, mais pour des Romains (*Romaei* qui donne *Romyi* en grec moderne et *Rum* en turc).
- 5 Cette évocation de la ville est encore superficielle. Au XIXe siècle, se met en place dans le roman grec une thématique de la ville de Constantinople qui, dans son essence, n'a rien à voir avec les relations gréco-turques. Les romanciers grecs rivalisent avec leurs confrères français, et ont besoin, pour situer leurs intrigues, d'un espace urbain différencié comparable au Paris d'Eugène Sue ou de Balzac. Constantinople leur offre ce cadre. Ils s'en servent de façon sélective. Ils n'envisagent pas toute la société constantinopolitaine, mais presque exclusivement les Grecs, riches et pauvres, de la ville.
- 6 La ville imaginaire tient, pour les romanciers grecs, plus de place que la ville réelle. Ces écrivains disent tous à peu près la même chose. S'agissant de la capitale de l'Empire ottoman, il faut aller au-delà de l'apparence séduisante des choses.
- 7 Stéphanos Xénos (1821-1894), homme d'affaires grec résidant à Londres, mais né à Smyrne et ayant assez longtemps séjourné à Istanbul, publie, en 1862, *Le Diable en Turquie*³ dont le titre est une allusion au *Diable boiteux* de Lesage. L'auteur, tel Asmodée dans le livre français, soulève les toits de Constantinople et nous en révèle les secrets. En 1868, Christophoros Samartsidis (1843-1900) fait paraître à Istanbul, en 6 fascicules, *Les Mystères de Constantinople*⁴ qui, comme le titre l'indique, démarquent *Les Mystères de Paris* (1842-1843) d'Eugène Sue. Dans sa préface, l'auteur avertit ses lecteurs qu'il va explorer les mystères de la ville⁵ et, de fait, une partie du roman se déroule dans des cachettes et des souterrains où sévit une bande de criminels. Le troisième roman, publié aussi en brochures, mais à Athènes cette fois, par un ancien combattant de la Guerre de l'Indépendance, né à Chios et ayant vécu de longues années dans l'Empire ottoman, Constantin Ramfos (1771 - 1871)⁶, est intitulé *Halet Efendi* (1867-1871). Contrairement aux livres déjà cités, celui-ci fait une place importante aux quartiers d'Istanbul⁷ qui ne sont pas habités majoritairement par les chrétiens. Ces quartiers sont connus : ce sont, dans la ville de Byzance proprement dite, Psomathia, dont parlait déjà Ioannis Karatzas, tout ce qu'on appelle Galata et Péra, au nord de la Corne d'or et que les Grecs désignaient comme Le Carrefour (*To Stavrodromi*), plus différentes localités sur les bords de la rive européenne du Bosphore comme Arnaut Köy et Bebek.
- 8 Le portrait d'Istanbul dressé par Ramfos comprend des impressions de rue, des descriptions de quartiers et de panoramas et des notices historiques, comme on peut en trouver dans un guide.

- 9 Ramfos nous donne, dans ce roman abondant de 834 pages, des informations absentes des autres textes sur l'aspect le plus humble de la ville. On apprend que la plupart des rues sont si étroites qu'un homme avec un bâton suffit pour les barrer et que les nuits constantinopolitaines sont particulièrement noires, car il n'y a pas de réverbères. La plupart des déplacements dont il est question dans le roman se font dans des barques à rames dont la forme caractéristique évoque une navette⁸.
- 10 Contrairement à Stéphanos Xénos qui est plutôt sensible à la saleté des quartiers populaires grecs, Ramfos paraît fasciné par la beauté des paysages constantinopolitains, paysages dont il n'exclut pas les éléments turcs.
- 11 Voici d'abord la description de Tatavla par Xénos qui, comme beaucoup d'autres, signale la grande fragilité des maisons de bois ottomanes :

« Nous conduisons notre lecteur dans la paroisse de Tatavla. »

« Cette paroisse étendue, formant une des parties les plus importantes de l'actuelle Constantinople, était constituée autrefois, comme toutes les autres, d'une quantité de passages étroits, tortueux, et puants montant et descendant d'une manière tout à fait abrupte. »

« Les maisons de bois sont presque suspendues en l'air. Sans fondations, elles prennent appui sur des pieux et des poteaux, avec des fenêtres sans volets aux vitres nues, dont on bouche les fentes l'hiver en y collant des bandes de papier pour que le vent n'y pénètre pas. À la moindre étincelle, ces constructions peuvent d'un instant à l'autre être réduites en cendres et risquent de s'effondrer à la plus petite secousse sismique. »

« L'ensemble du quartier, bâti dans un site en forme d'amphithéâtre, occupe toute la pente d'une colline, qui, dans sa partie postérieure, confine aux Eaux Douces (Kiaat-hané). »

« La partie inférieure de ce quartier est pleine de saletés et de fossés dont les eaux noires, où s'amassent les égouts des maisons, sont à l'air libre. Leurs émanations, outre qu'elles génèrent des maladies infectieuses et une exhalation très malodorante, sont aussi tout à fait repoussantes ; car ces fossés grouillent d'horribles rats, de chats et de chiens errants. De petites buvettes crasseuses dispersées à quelque distance les unes des autres sont pleines de trafiquants et d'autres individus minables qui du matin au soir jouent aux cartes et fument leur narghilé. » (pp. 54-55)

En voici, par contraste, la vision idyllique de Ramfos :

« Sur la colline la plus pittoresque de Constantinople est posée, telle une colombe blanche, l'élégante et resplendissante mosquée, bâtie par Soliman le Magnifique surnommé Kanonu, en grec le Législateur, parce qu'il collecta, dans les lois romaines, les dispositions concernant la propriété, les transactions et l'esclavage et composa un Code auquel il donna le titre de Kanun. Cet endroit enchanteur, orné d'un bois de grands arbres, jouissant d'une vue magnifique, avec à ses pieds un spectacle inimitable de beautés infinies, aucune plume ne saurait le décrire. Au pied de cette colline s'étend la Corne d'or, dont les bords sont ornés de grands édifices publics et de casernes. De là, on aperçoit Galata et le Carrefour [Beyo^alu] et, vers l'est, Chrysoupolis [Üsküdar], comme une mosaïque aux multiples couleurs enluminée de tous côtés par des cyprès, des peupliers noirs et d'épais bosquets ; sa frange borde la mer. On voit aussi une partie du Bosphore, ce fleuve salé de l'Eden, dont les rives sont couvertes de villages, de palais, de villas, de forêts ombreuses et de forts blancs comme des cygnes se baignant dans ses eaux bleues. Le Très-Haut a daigné entasser en ce lieu toutes les beautés de la nature. Qui n'a pas vu Constantinople et ses environs ne peut concevoir une idée de cette œuvre unique du Créateur. » (1.18-19)

- 12 Le point de vue n'est plus exclusivement chrétien. Pour observer Istanbul, Ramfos se place près d'une mosquée. Cependant, on sent encore ici, comme ailleurs, un effort constant de réintégration de ce qui est ottoman à l'héritage byzantin. Si Soliman est un grand législateur, c'est parce qu'il a rassemblé des lois romaines. Quant aux quartiers, comme toujours, on leur donne une dénomination grecque : Stavrodromi, Chrysoupolis, Galatas.

- 13 Ramfos fait une grande place à l'aspect ottoman de la ville. C'est son sujet qui le veut, puisque son roman concerne l'activité néfaste du favori du Sultan Mahmut, Halet Efendi, de 1819 à 1822. Dans le passage suivant, l'auteur grec nous fait découvrir la ville de façon dynamique par les yeux d'un observateur qui s'y déplace. Nous suivons Halet Efendi, qui vient d'être nommé ministre de l'Intérieur : il se rend de son domicile situé hors les murs, au nord-ouest de la ville, jusqu'au palais du Sultan à Top kapı :

« Il traversa la petite plaine qui sépare Ortadji d'Egri kapı, l'ancienne Porte Oblique (Karsia pyli) ; il y entra, passa par le quartier d'Edirne et, galopant à travers Divan Yolu (l'ancienne Léophoros byzantine), coupa par le milieu l'Hippodrome des Césars et, laissant sur sa gauche Sainte-Sophie et, sur sa droite, la très jolie fontaine élevée par le sultan Sélim III, arriva à la porte de la muraille byzantine qui entoure le Palais qu'on appelle Babi Humayun, Hypsili Pyli en grec. Il descendit de son cheval, qu'il donna à un des Kavvas, entra dans la grande cour extérieure, comprenant la Monnaie, l'église de Sainte-Hélène, qui est maintenant l'armurerie. [...] Ayant traversé cette grande cour extérieure, il pénétra par la deuxième porte, la Bab-syela, ou Porte des salutations, mais il n'alla pas plus loin, parce qu'un Baltadji⁹ l'arrêta et lui demanda qui il était et ce qu'il cherchait au Palais. [...] Peu après, le soldat revint suivi d'un Mabeyndji¹⁰ qui lui fit signe de pénétrer dans la deuxième cour et de l'accompagner. Une fois qu'ils eurent passé la troisième porte, la Bab-i-Saadé, ou Porte de la Félicité, le Mabeyndji lui dit. — Prépare-toi à voir bientôt le soleil des croyants, le grand Sultan, devant lequel tu devras te prosterner. » (pp. 23-24)

- 14 Cette promenade à travers Istanbul est aussi une suite d'évocations historiques et une initiation au protocole ottoman. On aura remarqué que Ramfos ne manque pas une occasion de rappeler les souvenirs byzantins, l'Hippodrome (qu'il aurait pu appeler *At meydan*), Sainte-Sophie, Sainte-Érène, la muraille byzantine.
- 15 Mais ce n'est pas seulement la vieille ville de Byzance qui est belle, ce sont aussi les rives du Bosphore où le Sultan avait des palais d'été et sur les bords duquel les riches familles grecques du Phanar possédaient des résidences secondaires (Chap. 19) :

« Au fond d'un de ces beaux golfes qui font de charmantes coupures sur les rives du Bosphore, que l'on appelait autrefois Golfe des pincés (kolpos chilon) près du fort de Roumeli Hissari que les Byzantins nommaient le Tueur ou Lieu de l'exécution capitale (Lemokopion), car il servait alors, comme encore aujourd'hui, de prison pour les malfaiteurs et, en même temps, de lieu d'exécution des condamnés, se situe le village de Bébék, pittoresque succession de maisons élégantes, entourées d'arbres et couronnées, au-dessus, d'un bosquet de myrtes toujours verts, de lauriers-roses, de lentisques et de toutes sortes d'arbustes aromatiques. À la vérité, il n'y a pas d'endroit sur le Bosphore dont le tableau et la description ne puissent plus que celui-ci occuper pendant de longues heures le pinceau du peintre et la plume d'un observateur aimant le beau. Ce fleuve salé enchanteur, à chacune de ses courbes, sur chacune de ses rives, sur chacune de ses pentes, de ses hauteurs, de ses cimes, déroule un nouvel agrément qui enivre la vue. Au sommet de la hauteur aux mille fleurs qui domine ce village bienheureux, se trouve un kiosque, une résidence du Sultan où le Monarque des Ottomans réside et banquette avec les grands du Royaume. Cet agréable palais fut souvent le témoin discret de secrets politiques et de machinations diplomatiques. » (pp. 153-154)

- 16 On trouve ici la même disposition lyrique, mais aussi ce sens délicat du contraste qui fait le fond du jugement de Ramfos sur Constantinople-Istanbul. Byzance et l'Empire ottoman s'y superposent harmonieusement, parce qu'ils se sont succédé sans le changement radical qu'on imagine. À tout moment, le Padishah apparaît comme le successeur de l'empereur (Vasilefs) byzantin. Les lieux changent de nom, mais leur destination reste la même. Plus subtilement, à Constantinople se superposent la beauté et la sérénité apparentes et, de façon souterraine, la ruse et la cruauté. C'est que la ville

reflète les contradictions de ceux qui l'habitent. Elle est tour à tour un paradis et un enfer.

- 17 Je terminerai par cette apostrophe de l'auteur grec qui donne la mesure de sa fascination et de sa perplexité :

« Ô simplicité ottomane ! Tu pardonnes au coupable et tu condamnes l'innocent, tu fais des cadeaux et tu pilles, tu crois aux prodiges et tu rejettes la logique, tu es pitoyable et tu tortures, tu es atterrée par l'injustice et tu la commets sans le moindre remords ! » (vol. 2, p. 206)

- 18 On ne comprend pas la fameuse « Grande Idée »¹¹ si l'on n'a pas ces éléments présents à l'esprit. Les Grecs de cette époque se sentaient chez eux à Constantinople. C'était une ville qu'ils adoraient pour ses beautés et qu'ils tenaient pour leur vraie capitale. Et ils n'avaient pas l'impression — ce sentiment est postérieur au Désastre d'Asie Mineure (1922) — qu'il était absolument impossible de s'entendre avec les Turcs qu'ils tenaient pour des êtres certes souvent féroces, mais fondamentalement primitifs et naïfs. C'est la fameuse « simplicité ottomane » (*aplotis Othomaniki*), une idée toute faite à propos des Turcs, en particulier ceux du peuple, dont on trouvera encore une manifestation dans les écrits plus ou moins autobiographiques de Maria Iordanidou¹². Mais, bien sûr, cette illusion a eu tendance à reculer après les événements de 1955 qui ont entraîné le départ de la quasi-totalité de la colonie grecque d'Istanbul, théoriquement protégée par le Traité de Lausanne (1923).

NOTES

1. Le texte grec a été réédité assez récemment avec une importante introduction par Mario Vitti, Ιωάννης Καπατζάς, *Erotos apotelesmata. Istoriae ithikoerotikae - 1792*, Athènes : Odysséas, 1989.

2. En grec « la ville aux sept collines ».

3. Titre grec : *O Diavolos en Tourkia iti Skinai en Konstantinopoli*, Vrettanikos Astir, Londres 1851. Première publication en traduction anglaise, *The Devil in Turkey*, Londres, 1851.

4. Sur ce roman, voir mon étude, « *Les Mystères de Constantinople* (1868) de Christophoros Samartsidis, un roman populaire grec à la française » in *Études sur la nouvelle et le roman grecs modernes*, Paris-Athènes, 2002.

5. Préface : « Tous les voyageurs étrangers, les poètes et les prosateurs qui ont visité Constantinople sont tombés dans la grande erreur d'écrire à son sujet en la jugeant sur sa forme extérieure. Comme la forme extérieure est visible pour tous, tandis que l'intérieur est mystérieux et connu seulement en partie de ceux qui s'emploient avec constance à l'explorer, on a pour cela donné avec quelque raison à ce livre le titre de *Mystères de Constantinople*. »

6. Pour une notice et des extraits de cet auteur, on peut lire en grec notre présentation dans l'anthologie Sokolis, *Notre ancienne prose. Des origines à la Première Guerre mondiale*, volume, IV 1830-1888, Athènes, 1996, p. 282-335.

7. Le lecteur connaissant le grec trouvera une description détaillée de la Constantinople des Grecs et des Turcs au XIXe siècle dans l'ouvrage érudit, exhaustif et très pittoresque de Skarlatos D. Vyzantios, *Constantinople ou Description topographique, archéologique et historique de cette illustre grande ville et de ses faubourgs établis de part et d'autre de la Corne d'Or et du Bosphore, depuis les temps*

les plus anciens jusqu'à nos jours avec des images multiples et variées et les tableaux topographiques et chronologiques nécessaires à l'intelligence de l'histoire byzantine, 3 volumes, Athènes, 1851-1869.

8. On peut trouver des figurations de ces sortes de gondoles dans les gravures du livre de Skarlatos Vyzantios cité plus haut, par exemple vol. II, face à la p. 16.

9. Garde assurant la sécurité.

10. Littéralement « gardien de la chambre » (du Sultan).

11. Cette doctrine politique, qui date du roi Othon de Grèce (1815-1867) et de son ministre Ioannis Kolettis (1773-1847), assignait comme objectif à la politique étrangère grecque la reconquête de Constantinople.

12. Maria Iordanidou née à Constantinople (1897-1989) a connu, à la fin de sa vie, un immense succès populaire avec son roman *Loxandra* (1963) et les suivants.

RÉSUMÉS

Le présent article est une présentation de Constantinople telle qu'elle apparaît dans quelques textes romanesques du XIX^e siècle grec. À cette époque Constantinople/Istanbul est encore pour les Grecs la capitale naturelle de l'hellénisme. Le point commun de tous les textes romanesques grecs de cette période, c'est qu'ils soulignent la continuité entre l'Empire byzantin et l'Empire ottoman. Si l'élément grec de la population y est souvent surévalué — on n'y parle presque jamais des Turcs — sans être pour autant idéalisé, les quartiers grecs sont sales, certains auteurs, comme Constantin Ramfos, sont très sensibles à la beauté de l'architecture ottomane. C'est une Istanbul aujourd'hui disparue que ces textes rares et non traduits nous révèlent.

The present article is a presentation of the city of Istanbul as it appears in 19th century texts, in Greek novels. At the time Constantinople/Istanbul still felt like the natural capital of Hellenism for Greeks. The point that all those texts have in common, in the particular period, is that they underline the continuity between the Byzantine Empire and the Ottoman Empire. Even if at some points the Greek element of the population is over evaluated – there is rare if ever any mention of Turks in those texts – it is never idealized. The Greek neighbourhoods are described as being dirty and certain authors, like Constantine Ramfos, appear to be very sensible to the beauty of the ottoman architecture. These rare and non translated texts reveal to our eyes the city of Istanbul as a city that has now disappeared.

INDEX

Mots-clés : Grande Idée, Karatzas Ioannis, Ramfos Constantinos (1776-1871), Samartsidis Christoforos (1843-1900), Xénos Stéfanos (1821-1894)

motsclés ελληνικό μυθιστόρημα